

Pour l'Etat, les recettes du budget seront en excédent sur les dépenses.

Pour les ménagères, ce sera exactement le contraire.

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE
Un an... 80 fr. Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr. Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr. Trois mois... 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Des balles dans la peau

Tous les bons militants, ceux qui savent encore s'émouvoir devant les événements, suivent avec anxiété la croisade entreprise par les Castelnau, Millerand, et autres de la même espèce. Ah ! ces gaillards-là ne se chicanent pas sur une question de cartes ou non-carte, ou contre l'organisation, sur la violence ou la non-violence ! Ils ont l'opinion publique. Elle est venue, tout au moins aujourd'hui, et rien n'indique qu'elle soit prête à changer d'attitude. Le terrain étant propice, nos réactionnaires calotins-fascistes (toutes les forces du passé coalisées) s'élancent, à grandes volées, la graine de la pure réaction.

Leur moisson sera peut-être plus proche que les endormis ne le croient. Ils ne s'embarrassent pas de connaître la qualité des moyens à employer. Tout leur est bon. Aussitôt que leur campagne d'agitation aura porté ses fruits, nous les verrons tenter de descendre dans la rue. Et ceux qui gémirent aujourd'hui qu'on attente à leur liberté imposeront brutalement silence à leurs ennemis.

Prenons garde ! Une réaction purement politique ne s'attaque ordinairement qu'aux leaders adversaires. Mais lorsque cette réaction s'imprègne du fanatisme religieux, l'histoire seule peut nous dire jusqu'à quelle violence, quelle cruauté, quelle persécution en masse et en détail elle peut se livrer.

Ces foudres ignares qui accourent écouter la voix des hommes noirs, se ruotant demain, dans un déchaînement sanguinaire, sur l'ennemi que les chefs auront anathématisé. Ils descendent dans la rue, a-t-il dit. C'est déjà du passé, car ils y descendent. Hier, à Nantes, ils ont défilé dans les artères de la ville. Les gens de gauche ont manifesté aussi, mais à l'écart, évitant de rencontrer l'adversaire. Signe des temps.

Le gouvernement laisse faire. Et quand je dis gouvernement, j'entends par là, la police et la magistrature, les deux seules institutions qui gouvernent sans contrôle, appliquent les lois quand elles leur plaisent, en forcent d'autres de leur propre volonté et les font respecter mieux que les autres. Le parlement, le ministère, toutes les autres de la comédie politique, qui n'existent qu'en apparence. Le vrai roi, c'est le Flic, qui fait marcher fonctionnaires, magistrats et policiers à sa guise.

Elle, la police, la seule autorité qui compte, est, par tradition, par hérédité, par origine et par moralité, du côté des riches. Le policier, qui porte dans la peau le sentiment de son autorité omnipotente, sera toujours du côté des partisans les plus acharnés de l'autorité, de la réaction.

Flics sans bien qu'il n'a rien à perdre avec le fascisme. Tout au contraire. Les nouveaux croisés de la réaction patriotico-chrétienne peuvent, dès maintenant, se permettre toutes les provocations. Ils savent avoir l'appui de l'autorité, la seule qui compte, même si ça ne plaît pas à M. Herriot.

Les quelques défilés qu'ils ont organisés ont rempli de sagesse leurs adversaires. Qu'est-ce que cela sera demain, quand la foule des abrutis, lancée sur la pente, sera derrière eux. De quoi

Le désarmement de l'Allemagne

Général par ses promesses pacifistes, le gouvernement, qui n'a aucunement et n'a probablement jamais eu sincèrement l'intention d'abandonner la Ruhr, cherche des prétextes.

Ses complots anglais et belges en font tout autant, désirant rester en Prusse rhénane.

A vrai dire, les uns et les autres ne voient pas sans appréhension arriver l'heure où il ne sera plus possible de jouer de la guitare patriotarde.

Il est si commode, quand on a des ennemis à l'intérieur, ennemis politiques, économiques ou financiers, de s'en tirer par des cris d'alarme, en montrant le danger allemand.

Une fois de plus, le vieux refrain est entonné. Herriot est embêté, il crie au secours contre la menace allemande.

Il y a des années que la commission de contrôle des armements allemands existe et fonctionne. On n'en causait point, ou très peu. Cette commission établissait seulement des rapports noirs, quand le gouvernement avait des embarras intérieurs.

Cela continuait. La commission militaire internationale a, par ailleurs, découvert les graves manquements de l'Allemagne. Elle entretenait un état-major de 250 officiers, avec le général von Seckt. Elle disposait, non seulement d'une armée, mais d'une puissante police militaire. Elle traitait d'outre des volontaires et avait 200 000 officiers et sous-officiers sous la main. En quinzaine de jours, elle pourrait mobiliser un million d'hommes.

Bref, on brandit à nouveau le spectre de l'invasion allemande. Il paraît que cette manœuvre a toujours du succès auprès de l'opinion publique. On a tant mangé du Boche ces dix dernières années que les cuisiniers ne savent plus faire autre chose.

Pensent-ils nous apprendre du nouveau ? L'Allemagne se prépare à la guerre. Certes. Et la France ? Et l'Angleterre ? Et les Etats-Unis ?

La guerre devait tuer le militarisme. Jamais celui-ci ne fut plus puissant. On ne rêva plus, dans les hautes sphères gouvernementales, que de trancher tous différends par les armes.

Epoque de sauvagerie qui n'aura qu'une fin : le refus des peuples de se prêter plus longtemps à la sanglante comédie.

Un milliard en douze ans pour les logements ouvriers

COMBIEN, DURANT LE MEME TEMPS, LE BUDGET DE LA GUERRE EN A-T-IL ENGLOUTIS ?

Le montant total des sommes mises à la disposition du département de la Seine, de la Ville de Paris, de l'Office départemental et de l'Office municipal s'est élevé depuis dix ans à 590 millions de francs. Si l'on ajoute à cela un emprunt de 300 millions émis par la Ville de Paris, le produit de subventions diverses, les sommes dépensées par les autres Offices de la Seine, notamment celui de Paris, l'effort fait par le département de la Seine depuis 1912 atteint à peine un milliard de francs.

Combien, dans le même laps de temps, policiers et militaires ont-ils dévoré de milliards ?

Comme apparaît pauvre ce modeste milliard employé à une œuvre de vie en comparaison des tas d'or engloutis dans le gouffre de sang.

La société actuelle c'est le bon sens renversé : tout pour la mort, rien pour la vie... du moins quand il s'agit des dépenses.

Et qu'il y en aurait de belles maisons saines et claires avec l'argent englouti dans la gueule des canons !

Le gardien de prison savait se servir des prisonniers

Un médecin, compromis dans une affaire de carnet médicaux, purgeait sa peine à la prison de Versailles. Une nuit il fut réveillé en sursaut. Le gardien venait sans façon le prier d'accoucher sa femme. Le docteur n'eut garde de refuser. Mais aussitôt qu'il fut sorti de prison, le gardien d'icelle reçut sa note : 2.000 francs pour avoir accouché sa bourgeoisie. Or, le gardien refusa de payer. Il avait une doctrine, cet homme, c'est que les prisonniers qu'on a sous la main on doit les utiliser.

On plaide. Et le tribunal vient tout de même de décider que le gardien par trop pratique paierait les soins qu'il sollicite.

Ainsi la « justice » elle-même a-t-elle décidé que les prisonniers ne sont pas les domestiques de leurs gardiens.

Les petits marchands du carreau vont protester

On sait que les gros marchands de l'habillement se sont mis en tête de faire supprimer le carreau du Temple. L'administration municipale toujours prête à se plier aux injonctions des gros marchands a promis de leur faire supprimer le carreau du Temple.

Les ouvriers et les petits employés qui trouvent là souvent le moyen de s'habiller à meilleur compte que dans les magasins se sentent les premiers à souffrir de cette fermeture.

Pour protester contre les intentions du Conseil municipal, les marchands et ouvriers du Carreau du Temple ont organisé, mercredi 4 mars, à 20 h. 30, salle Bullier, avenue de l'Observatoire, un grand meeting de protestation.

Tous les conseillers municipaux ont été invités par lettre recommandée à venir expliquer leur attitude.

Sûr qu'ils ne viendront pas. La lumière ne leur plaît pas, ils aiment mieux traîner dans l'ombre.

A la mémoire de Dato

Dans quelques jours, il y aura quatre ans que le ministre Dato, premier ministre d'Espagne, tombait sous les balles d'un révolutionnaire aujourd'hui réfugié en Russie.

Pour commémorer l'anniversaire de sa mort une grande cérémonie sera célébrée, le 3 mars prochain, et le roi assistera à l'inauguration d'une statue que la ville de Ylitolio doit ériger à la mémoire du président du Conseil.

Les crimes de Dato sont connus de toute la classe ouvrière du monde. Ce n'est que pour répondre à la violence brutale qu'il exerçait envers les meilleurs militants d'Espagne qu'un jour, Casanellas décida de la supprimer, pour débarrasser le prolétariat de cette bête immonde qui rendait la vie impossible aux travailleurs.

Mais la bourgeoisie d'Espagne voulait une vengeance. Le meurtrier s'était enfui, il lui fallait d'autres proies et, aujourd'hui, dans les prisons de Primo de Rivera nos camarades Matten et Nicolau sont détenus, pour un « crime » qu'ils n'ont pas commis, victimes de la haine farouche d'une classe qui sent venir sa fin.

Matten et Nicolau devraient être libérés depuis longtemps, si le prolétariat mondial avait su faire son devoir, car il n'est pas suffisant de les avoir arrachés à la peine de mort, s'ils doivent mourir lentement derrière les grilles d'une prison.

A l'heure où les bourreaux espagnols s'apprêtent à immortaliser dans le bronze la figure du bandit officiel, toutes nos pensées doivent se tourner vers les victimes de l'arbitraire et de la dictature et tous nos efforts s'orienter vers la libération de nos camarades Matten et Nicolau, les malheureux qui se sont sacrifiés pour la cause des misérables et des exploités.

Un « engrais » parle

Dans son « film » d'aujourd'hui, le Vautel de hantise, l'engrais du journalisme polémique, prend la défense de la Tour Pointue, à laquelle il voudrait ajouter des créneaux et des mitrailleuses.

Se salaud de la plume trouve que la pitié n'est plus de mise envers ceux qui n'ont pas comme lui le loisir et les moyens de s'asseoir au Cardinal et de siffler un apéro après avoir trébuché de mots pour sa dactylographe.

Vautel veut fermer les prisons sur les misères et les révoltes, avec cette froide cruauté des bêtes rentées et méfiantes qui pissent des phrases pour abrutir la masse.

Ce crinifère de la plume devrait être mis, lui, l'inutile plume, dans l'impossibilité de nuire.

Après la conférence Taillinger à Montreuil

Le rédacteur en chef de la *Liberté* ne manque pas de culot : le mensonge lui tient lieu de courage ; heureusement que personne ne prend au sérieux les élocutions du journal fasciste.

M. Taillinger prend ses rêves pour des réalités, et c'est la frousse qui lui a fait entendre des coups de feu tirés par les communistes et les libertaires, alors qu'aucun assistant ne se servit d'une arme.

Mais qu'importe, là n'est pas la question. Un des nôtres, le camarade Toulemonde, après un copieux passage à tabac, a été maintenu en état d'arrestation, à la suite d'une bagarre provoquée par la prétraille alors que tout était fini.

Nos amis s'en revenaient tranquillement lorsqu'ils croisèrent un certain nombre de soutanes qui se mirent à les insulter : l'un d'eux s'avança même avec un poignard en main. Evidemment, il n'est pas dans la coutume des révolutionnaires de se laisser frapper, ils se défendent, la police arriva, et alors que la cléricale était laissée en liberté, notre ami Toulemonde était maintenu en état d'arrestation, bien que personne ne fut blessé et que seuls quelques horions eurent été échangés.

Nous espérons qu'il suffira de signaler cet arbitraire pour qu'immédiatement notre camarade soit remis en liberté.

Il serait inadmissible que des camarades soient attaqués dans la rue par les troupes à Taillinger, et que par dessus le marché on les maintienne en prison.

Liste des Souscripteurs au 2^e emprunt du « Libertaire quotidien »

	ACTIONS	FRANCS
MARTINEZ, Paris	1	50
GROUPE DU 12 ^e	1	50
LEMASSON et sa compagne LILY	1	50
LASGOUTE Julien (Gard)	1	50
M. J. D. Draveil	2	100
BEL, Paris (17 ^e)	1	50
GROUPE DE ST-DENIS	1	50
SOULLES Adrien, Houilles (Seine-et-Oise)	2	100
LEHAY, Levallois-Perret	1	50
DELANVILLE, Paris	1	50
GROUPE REGIONAL DE BEZONS	2	100
PETROLI, Paris	1	50
JEUNESSE ANARCHISTE Paris	1	50
E. D. VOELZEL, Paris	1	50
122, Paris	1	50
GROUPE LIBERATAIRE d'ISTE, Lyon	1	50
MINORITE SYNDICALISTE DES TRAVAILLEURS MUNICIPAUX Paris	1	50
CLAUDON, Colombes	1	50
FORTIN Fernand, Paris	1	50
(Indre-et-Loire)	1	50
SOUDRY, Boulogne-sur-Seine	1	50
GROUPE DU 19 ^e , Paris	1	50
Total de cette liste	24	1.200
Total des listes précédentes	296	14.800
Total général	320	16.000

Rond ou long, il est trop cher

Trente-trois sous le kilo rond et trente-quatre sous le kilo long, vraiment le préfet des Pyrénées-Orientales exagère, en fixant à ces chiffres le prix du pain dans son département.

Il est vrai, que du train dont va le coût de la vie, ce larbin du pouvoir n'est sans doute qu'un précurseur... de mauvais augure !

Un train déraile

Avignon, 2 mars. — Entre les gares de Vaison et de Malaucène, un train de voyageurs se dirigeant sur Orange a déraillé et deux voyageurs ont été tués. C'est toujours le bonheur qui est cause de ces pertes de vie humaine.

Une expérience au Bourget

Le constructeur suisse Furmanich effectue une descente en parachute.

Le Bourget, 2 mars. — Cet après-midi, sur le terrain de l'aérodrome du Bourget, s'est déroulée une expérience intéressante de descente en parachute. Le jeune constructeur suisse Furmanich s'est jeté d'une hauteur de 350 mètres alors qu'il était à bord du goiath Farman, de la Compagnie Air-Union, piloté par l'excellent pilote Bajac.

L'expérience de M. Furmanich a eu lieu à 15 h. 40, avec un parachute de cabine. La descente de 350 mètres environ s'est effectuée en 43 secondes ; l'atterrissage s'est fait normalement, au nord du terrain du Bourget, près de la route des Flandres. Ce nouveau parachute, qui est placé dans une boîte d'aluminium, sous le fuselage de l'appareil, est relié par un cordage aux bretelles que porte le voyageur. L'appareil pèse 4 kilos 500 et se déploie très rapidement.

Cette heureuse expérience avait pour témoins de nombreuses personnalités du monde de l'aéronautique.

Pout-êl finira-t-on par arriver à un résultat satisfaisant qui rendra l'aviation plus sûre et qui permettra aux « civils » de goûter un peu à ce moyen de locomotion que voudraient bien accaparer les militaires pour leurs besoins néfastes.

Le Bâtiment dans l'action

A la Bourse du Travail

Malgré les divisions ouvrières, voulues par les politiciens de la C.G.T.U. et du P.C., les travailleurs du Bâtiment sont restés fidèles à leur vieux syndicat et à leur vieille fédération. Hier après-midi, ils l'ont prouvé en répondant en foule à l'appel du S.U.B.

A 4 heures de l'après-midi, les salles de la Bourse du Travail et de la Grange-aux-Belles étaient garnies. Chacun était venu là dans l'intention bien déterminée de créer un réveil énergique dans la corporation, toujours révolutionnaire, du Bâtiment Autonome.

A l'heure où nous écrivons ceci, nous ignorons le nombre des ouvriers du Bâtiment qui, trompés par les politiciens de la C.G.T.U., ont pu répondre au meeting de Wagram. Mais, dans l'esprit de surenchère, nous pouvons déclarer que malgré tout la grande majorité des éléments actifs était avec le S.U.B., avec l'autonomie.

C'est là un grand encouragement pour les militants autonomes qui sauront persévérer dans la voie de la puissance antidictatorial. Par la manifestation d'hier, le désir d'action s'est enfin renouvelé dans le S.U.B. et les événements qui vont surgir le prouveront hautement.

Encore une fois, nous pouvons être satisfaits de la journée d'hier, elle nous a prouvé que malgré les mensonges, les salopettes de l'« Humanité » les travailleurs restent confiants dans leur Autonomie, en donnant, rien que par leur présence, un désaveu magistral aux gens de la dictature, aux gens de la politique, aux débauchés qui tentent de détruire l'esprit d'indépendance antiautoritaire, des parias du Bâtiment.

Pierre ODEON.

Rue Grange-aux-Belles

La salle de la rue Grange-aux-Belles était pleine de militants, qui avaient tenu à prouver que la puissance révolutionnaire du S.U.B. n'est pas en décroissance et que les plus beaux espoirs sont permis.

Sous la présidence du camarade Latate, différents orateurs ont pris la parole. Tout d'abord, Juhel, au nom du Syndicat unique, qui explique les raisons de la défection des chantiers, et la protestation unanime et formidable contre la loi de 9 heures mise en application à ce jour.

C'est ensuite J.-B. Baptiste qui, en quelques paroles bien senties, définit le but de cette réunion.

Contre, au nom de la XIII^e région du Bâtiment, fait entendre quelques paroles véhémentes et précises.

Messierotti, délégué italien, s'adresse aux originaires de son pays avec sa logique habituelle.

Enfin, le camarade Jouteau, au nom de

A propos de Georges Hugo

Je lis dans le *Libertaire* qu'on fait une exposition des œuvres du peintre Georges Hugo, et que parmi ces œuvres, s'il en est de belles, il en est d'autres d'un esprit plutôt pompiers et patriotard. Cela m'attriste. Si on s'en consolait, si on s'en vengeait un peu, en publiant, en relisant une vieille page de son beau livre : *Souvenirs d'un Matelot*, où il était tout de même un peu près de notre idéal ? Comment quelques-uns de ces beaux esprits, si en eux qu'un à la vision et à la brutalité, a-t-il pu, haïssant la caserne en temps de paix, exalter la guerre ? Hélas ! tant d'autres !...

Marcel WULLENS.

LA FIN

En rade de Toulon, par une belle journée de mars.

Je suis arrivé aux extrêmes limites de ma servitude, aux dernières minutes de ma vie de marin, et j'attends sur le pont avec mes deux sacs de toile usée, où mon nom s'étale en grosses lettres noires, l'attente que soit armée l'embarcation qui doit me conduire à terre.

Et dans cette attente j'éprouve comme un trépidement intérieur, mes yeux regardent sans voir, je ne leur laisse pas le temps de se fixer sur ces formes connues : je reste là cloué aux bordages, blanc, immobile, incapable de faire un mouvement. Je me sens bien tremblant de joie, mais d'une joie déçue, pas aussi parfaite, aussi exubérante que je l'imaginais. Ce moment enfin venu, qui fut mon seul but, ma seule pensée vivante, mon seul espoir, presque ma religion pendant ces trois années est tellement semblable aux autres que je m'en trouve désespéré. La monotonie de ma vie passée a tué en moi la faculté d'éprouver une aussi grande joie ; je ne sais plus imaginer une heure radieuse dans le cadre de tant d'heures lassantes. Il me faudrait des bonheurs de féerie pour qu'ils me fussent sensibles, c'est nativement que je rêvais pour ce jour de délivrance une transformation instantanée, inouïablement belle, de toutes les choses.

Je n'ai que de l'impatience, une impatience éternelle de quitter le bord, de fuir bien vite, et toute mon émotion se restreint à cette impatience-là...

Je suis violemment pris par là et une voix comme ne cria aux oreilles : « Dérouillez-vous donc, nom de Dieu ! le you-you vous attend ! »

On me chasse presque ; et je passe la coupée en sautant machinalement, je descends l'échelle tremblante, je m'assieds dans la toute petite embarcation qui se balance doucement dans les clapotis contre la cuirasse noire.

Du pont, tout là-haut, tombe cet ordre bref : « Le youyou ! Pousses ! »

— Bien, capitaine !

Seulement, alors, à mesure que nous sortons de l'ombre froide du grand navire, et que sa masse, qui diminue, se dessine plus nettement, j'ai bien conscience de ce qui m'arrive, et je ne puis détacher mes regards de la « Dévastation ». Je me tourne

la Fédération du Bâtiment exalte la solidarité de la vieille fédération, toujours sur la brèche.

On le voit, les divisions ne tiennent pas, les dissensions s'écroulent, lorsque se lèvent les vrais représentants du peuple ouvrier, les gens qui ne se paient pas de mots creux et qui voient clair, eux dont le labeur quotidien et le bon sens syndicaliste font des précurseurs d'une ère de victoire !

Voici, dans sa teneur, l'ordre du jour adopté dans les deux salles, par des milliers de travailleurs qui ne se laisseront pas détourner par des fautes de désordre et de bêtises politiques !

ORDRE DU JOUR

Les Travailleurs du Bâtiment répondant à l'appel du Syndicat unique réunis le 2 Mars dans les grandes salles de la Bourse du Travail et de la Maison des Syndicats, devant l'augmentation des indices de la vie et la hausse croissante du prix du pain, devant l'imposition des partis politiques de révolution et la faillite de la démocratie qui, cédant à la pression de la réaction patronale et capitaliste, n'accorde au prolétariat français qu'une amnistie incomplète et continuant par un vote au Parlement l'impôt sur les salaires ; devant les menaces des patrons de violer la journée de huit heures avec la complicité du gouvernement en s'abritant derrière le règlement d'administration publique qui permet les dérogations et les récupérations qui rendent inopérante la loi sur la journée de huit heures.

Pour toutes ces raisons et l'éventualité d'un chômage volontaire imposé par les capitalistes de notre pays, les travailleurs du Bâtiment déclarent une protestation énergique contre de tels agissements et demandent que le Syndicat prépare une action énergique et vigoureuse pour la suppression totale des heures supplémentaires, dont ils ne veulent entendre parler à aucun prix et une augmentation des salaires correspondante au coût de la vie.

Ils s'engagent à agir eux-mêmes dans les chantiers et à rendre plus effective leur propagande pour le respect des coutumes établies et pour la conquête des nouvelles revendications.

Ils invitent tous les camarades de chantiers à répondre à l'appel du syndicat qui ne s'est jamais départi des principes du syndicalisme révolutionnaire, quand celui-ci les appellera à l'action effective pour l'application définitive de la journée de huit heures et l'augmentation des salaires.

NOTE IMPORTANTE

Tous les camarades chômeurs ou victimes de la démonstration voudront bien assister aujourd'hui, à 3 heures de l'après-midi, à une réunion qui se tiendra salle Bondy, Bourse du Travail.

Que chacun prenne note et que tous viennent à la réunion.

pour la voir, lourdement étalée sur l'eau calme. Je ressens quelque chose de triste et de doux : une émotion nouvelle me plisse le cœur ; de petits détails de ces trois années finies me sautent aux yeux, colorés, vivants ; je retrouve des coins du bateau, à des jours déterminés, éclairés d'une lumière de pluie, tout bouillants de soleil brillant, avec le bruit des sifflets, leurs roulements d'acier, leur cris aigus, tristes, plaintifs, et le froid de la toile de mon hamac, la richesse de la couverture de laine grise sur mes pieds nus, les sinistres réveils dans l'ombre avant l'aube... Souvenirs déjà si mélancoliques d'une existence de chagrins et de peines. Et j'ai ce regret mystérieux qu'on éprouve en quittant une maison où l'on a souffert.

— Dis donc, fourrier, alors... ça y est, ça comp-ci ?

C'est le patron du youyou qui me parle et qui me regarde avec des yeux ébahis, admirateurs, avec une expression de convoitise résignée.

Soudain alors, tout s'éclaircit, se précise, mes gestes oubliés, leur contrainte ; un grand vide glacé creuse ma poitrine ; je regarde je respire, comme si je sortais d'un cauchemar. Il me semble que l'on vient de m'enlever des chaînes que j'avais aux mains. Et la transformation que je désirais tout à l'heure s'est faite subitement ; tout est nouveau pour moi, je vois, je comprends, je suis un homme vivant d'une vie oubliée... Il y a maintenant un siècle que j'ai quitté le grand cuirassé pour toujours.

Cependant le soleil bruisse, rougit la nappe d'eau plate, engourdit les épaules des navires et clairement intiment les cloches de l'escadre : ding, ding, ding... Je suis aujourd'hui comme elle est triste la voix de ces petites cloches-là, je suis initié à leur langage. Je sais comme elles marquent douloureusement et lentement, lamentablement les heures de la vie des marins... On dirait qu'elles appellent. On dirait que, de leurs joies vives claires et gaies, elles réclament d'autres jeunes hommes !...

Alors, je suis pris de l'envie folle — oh ! oui, bien folle ! — de crier de toutes mes forces, de tout mon cœur : « Camarades, camarades, ne venez pas ici ! Restez aux champs, courez la mer sur vos bonnes barques. Mais ne venez pas ici, où vous connaîtrez l'humiliation, où vous comprendrez la haine ! »

Georges HUGO.

(Souvenirs d'un matelot, pages 274 à 279, Charpentier, éditeur.)

Parce qu'il avait faim un ouvrier voulait cambrioler une maison d'ouvriers

L'autre nuit, vers 3 heures, des agents remarquèrent devant les grilles d'un magasin d'alimentation, rue Drouot, un homme qui s'enfuyait, qu'ils poursuivirent et arrêterent.

Albert Servian, 21 ans, sans domicile fixe, déclara alors qu'il avait tenté de s'introduire dans le magasin c'est que, sans travail depuis quelques semaines, il avait faim. Il voulait prendre la subsistance qu'il lui aurait aidé de quelques jours qu'il n'avait trouvé du travail.

N'est-il pas triste que pour manger des éufs jeunes en soient réduits à cette extrémité ?

